

«ESSAIS» : Un recueil de Michel Chiha

PAR
Me Victor HAKIM

Pour bien parler de M. Chiha, je devrais me reporter au Beyrouth d'avant la première guerre, le Beyrouth du vilayet. Les citadins : banquiers, propriétaires, petits commerçants, artisans, pouvaient alors compter sur un hinterland considérable qui faisait de Beyrouth la capitale économique du Proche-Orient. La capitale intellectuelle aussi. A cette époque, le Consul de France, le drogman du Consulat Britannique, le fonctionnaire de la poste austro-hongroise, étaient des personnages libanais au même titre qu'un Père Cattin ou un Docteur Graham. La jeunesse faisait de la politique occidentaliste, et si d'aucuns avaient connu Caillaux, Barrès ou Gaillardot, pour d'autres, Saint-Louis, Charlemagne, Jeanne d'Arc étaient les cousins des Khazen. J'évoquais ces images estompées en lisant les réflexions de M. Chiha sur Pharamond et le Vase de Soissons, sur Churchill, Herriot et Steeg. Mais M. Chiha connu surtout comme humaniste reflète également l'époque où l'Université Saint-Joseph, par le Père Cheikho, le Père Lammens, ses jeunes générations de latinistes, rayonnait à l'étranger. Il représente ce Liban qui passa de la culture purement arabe à la culture mixte, et, en tant que cette culture fait une part assez grande au français, l'étape de classicisme indispensable que l'on ne retrouve que mitigée dans les générations suivantes. Aujourd'hui que Beyrouth se rétrécit dans sa zone d'influence en même temps qu'il s'internationalise dans ses attaches, que sa démographie est modifiée par les apports de gens de la montagne et d'immigrés ex-Ottomans, que sa culture se diversifie, mêlant l'avant-garde à une certaine méconnaissance des traditions de la Cité qui a eu son caractère propre et sa note particulière, il est bon d'entendre les échos de cette République du Vieux Beyrouth dont M. Chiha, au Conseil des Anciens, est un représentant écouté.

Attendant beaucoup de M. Chiha, il est naturel que l'opinion publique soit exigeante avec lui. Contradiction qui se reflète dans les jugements de ceux qui l'interprètent, M. Chiha a un grand souci de sa responsabilité et par là même des scrupules. Tout en lui prêtant des opinions qui ne lui ressemblent pas, on lui reproche de ne pas assez se manifester. Pourtant ses écrits du Jour sont là, dont il nous livre, sous forme d'extraits, la quintessence. M. Chiha porte la marque de ses débuts, représente la sénérité d'une société assise qui fut celle d'avant 1914. Catholique conservateur, mais non jancéniste, ni mystique, il se signale par une stricte observance des rites, qu'il mêle aux jours, aux semaines,

aux saisons, comme un rituel, et ce retour régulier reflète comme un tout l'événement, le calendrier, la liturgie. Ainsi il a cette caractéristique des catholiques intégraux, qui dans toutes les questions du jour, envisagent l'éternité, les fins dernières, attitude qui dans un monde troublé, semble dépassée non par des conceptions religieuses, toujours égales à elles-mêmes bien



M. Michel Chiha, donnant une conférence au Cénacle libanais.

qu'évoluant avec les besoins de l'époque, — mais par une irruption irrésistible de besoins premiers élevés à la hauteur de bases du rapport entre les hommes, de modes vivendi entre les nations. Ni l'humanisme, ni le salut éternel ne peuvent rien contre cela !

De nombreux ecclésiastiques, et sans que leur revêtement ressemble en rien à une capitulation, à un calcul, ont compris qu'une nouvelle éthique était en formation, une éthique politique et sociale. Elle ne doit pas ignorer le royaume de Dieu sur terre, ni cet Evangile révolté, qu'illustrerait la composition du Gréco-Jésus chassant les vendeurs du Temple. Cette obsédante image que le peintre a recommencée plusieurs fois, pourrait servir de pendant à la Cène de Léonard ou de Giotto.

Mais M. Chiha n'ignore pas non plus les sujétions de l'époque, l'atmosphère de la catastrophe, la lutte du mal pour le bien, de la mort pour la vie. Mais c'est de sa fenêtre ouverte aussi sur un jardin et sur des fleurs, Aujourd'hui malheureusement parfums et fleurs nagent dans des rivières de sang et d'amertume, nous les respirons unis à des sueurs et des émanations. La position de M. Chiha est précisément en équilibre entre un conservatisme libéral et des concessions à l'esprit des nécessités actuelles que l'on sent malgré tout palpiter vivant dans un système d'équivalences, dans ces contradictions que lui posent des problèmes pratiques.

Comment concillerait-il par exemple son catholicisme romain et son appartenance à un pays arabe que les pays de latinité avaient tendance à considérer comme une simple zone d'influence ? Son appartenance au camp des démocraties et son désir d'un ordre, plus équitable

pour les peuples opprimés, d'un nouvel ordre en somme ? L'évangélisme des moyens avec des procédés matérialistes devenus indispensables ? Son respect de l'organisation anglo-saxonne et son désir de sauvegarder son foyer menacé ? Son désir d'universalisme et sa libanité.

M. Chiha se pose toutes ces questions, répond à presque toutes, mais sur certaines conformera sa réponse à une certaine vérité officielle que j'appellerai le conformisme « Allié ». Son attitude à l'égard du Japon en est un exemple frappant. Comprenant d'une part le patriotisme exaspéré du peuple nippon et d'autre part considérant la destruction de ses ambitions dans l'orbite même des préoccupations que l'on avait à New-York. Pourtant, et c'est précisément en quoi l'exemple me frappe et me touche, on ne peut imputer à M. Chiha cette absence de solidarité asiatique que l'on pourrait reprocher à tel libanais restrictif. Chiha, surveillé, se retrouve bien pensant et demeure fidèle à ses amitiés. Je lui sais gré pourtant de ses jugements équitables, de son indignation contre les vieillards coléreux qui ont transformé la liquidation de la guerre en vindicte, de ce qu'il dit sur le transfert des populations, sur la vérité qui sent le pétrole, le charbon et la haine.

Audacieux, et clairvoyant on déplore, qu'il n'aille pas jusqu'au bout de son audace, se réfugie dans le passé pour invoquer le paternalisme de Catherine de Russie, et ignore que les hommes philosophent surtout pour se résigner ou se révolter et que toutes les persécutions de notre siècle ne sont que la punition d'un ordre social qui a manqué par trop de ferveur.

Il y a aussi les chants de douleur qui consolent : mais ceux qui peuvent en pleine catastrophe apprécier la musique et le chant ne sont-ils pas précisément ceux qui chantent dans la plénitude des fonctions satisfaites.

Quand même le livre de M. Chiha est un livre de bonne foi. Sur le plan terrestre ce n'est pas un livre de foi, bien que la foi chrétienne, l'espérance chrétienne, en forment le substrat.

Ses commentaires, dépassant le cadre normal d'un article de journal, méritent d'être recueillis. Mais on eût aimé qu'allant plus loin M. Chiha les sèriât, au gré des sujets.

C'est ainsi que ses réflexions sur des solennités religieuses périodiques auraient pu être rapprochées de manière à devenir une suite chronologique de méditations, comme la Semaine Sainte de Juan Miro.

Celles qui se réfèrent aux Saisons : Un recueil de méditations poétiques.

Enfin, seule partie anecdotique, la Chronique de la guerre finissante et de ses avatars aurait pu constituer un troisième livre. Ces trois ouvrages eussent gagné ainsi en unité interne, et puisque l'on nous annonce une suite, chaque tome aurait pu y être consacré.

Victor HAKIM.